



QUAND ORMESSON RIME AVEC NON ! UNE LIGNEE SOUS LE SCEAU DE L'INTEGRITE

I) LES OLIVIER ET LES ANDRÉ

En 1922 un amateur de jardins dit à mon grand-père W.O. : ' »Comme je dinais, hier, chez Anatole France et que je mentionnai cette promenade d'aujourd'hui à Ormesson, celui-ci me dit « **Vous saluerez de ma part le berceau de l'une des plus pures familles de l'histoire de France** »

Un rapide saut dans le temps nous fera parcourir cette lignée Ormesson, est nimbée d'une aura d'intégrité et de loyauté : Pourquoi ? Comment ?

Je citerai çà et là de petits extraits d'ouvrages de mon grand-père W.O. ou des *Souvenirs autour de la table en pierre* de ma mère Rose d'Ormesson.

« *Ce furent des gens simples, totalement réfractaires aux séductions périssables. Certes ils ont occupé de grandes charges. Mais pour y servir. Aucun d'eux ne fut oisif. Aucun d'eux n'ambitionna jamais un honneur qui ne fût la simple parure d'un devoir. Race de parlementaires et de grands commis, leur effort, leur idéal furent de travailler constamment à la grandeur de l'État et de mettre l'indépendance de leur conscience au service de la Justice. L'éclat des Sceaux, la pourpre des Chancelleries, la puissance des Ministère, loin de les attirer, les effrayaient.* »

Au XVI^e siècle, Olivier d'O fut le premier de notre lignée aux premières charges d'État ; il faillit même se trouver à la tête des Finances sous les derniers capétiens. En effet, le roi Charles IX voulut lui confier les Finances du royaume, mais mon aïeul refusa ; ce qui fit dire au roi « ***j'ai mauvaise opinion de mes affaires puisque les honnêtes gens ne veulent pas s'en mêler*** »

Ces rapports simples et directs avec les « Grands », c'était avant la «divinisation» de la monarchie, si accessible encore jusqu'à Louis XIII. Celui-ci vint même plusieurs fois souper chez André d'Ormesson.

Son fils Olivier en dira :

« Ce qu'il y eut d'admirable en mon père, c'est d'avoir approché les rois sans médiateur, d'avoir amassé des richesses sans avarice, d'être parvenu aux grandes charges sans ambition, d'avoir bâti une bonne maison avec peu de matière ».

XVII^e

Mais avec l'avènement de Louis XIV, tout change : la Fronde est passée par là quand le jeune Louis XIV, débute son règne en 1653. Il est encore extrêmement marqué par ces événements : n'oublions pas qu'il avait été chassé de sa capitale à 10 ans par la Fronde parlementaire, puis traqué, avec sa mère, par la Fronde des princes sur les routes de France, jusqu'en 1652.

Le jeune roi en restera profondément marqué ; de là viendra sans doute son absolutisme : volonté de brider les parlements, de fixer la résidence royale en dehors de Paris, d'y museler la noblesse... ?

C'est dans ce contexte fragile qu'entre en scène Nicolas Fouquet, dont l'ambition et le zèle l'ont conduit, en quelques années, au sommet de la puissance. Surintendant des Finances depuis 1653, sa devise « *Quo non ascendet* » (jusqu'où ne montera-t'il pas ?) figure un charmant écureuil prêt à toutes les escalades ... et qui retombera brutalement, de très haut .

Son histoire est bien connue de tous ; rappelons seulement ici que le fameux *marquis de Belle-Île, Vicomte de Melun et de Vaux* était parvenu au faite de sa gloire. Il crut bon de la couronner, le 17 août 1661, par la fête la plus somptueuse du siècle donnée à Vaux-le-Vicomte, chef-d'œuvre architectural et paysager, grâce aux talents conjugués de Louis le Vau, d'André Le Nôtre et de Charles Le Brun.

Le monarque vint, accompagné de ses 600 courtisans : déluge de jets d'eau, de feux d'artifice, un buffet donné pour plus de mille couverts par Vatel ; on y représente *Les Fâcheux* de Molière, on y joue des intermèdes musicaux de Lully ... Cette fête, d'une magnificence et d'un spectaculaire inégalés, rend Louis XIV furieux de voir tant de splendeur alors que ses propres demeures sont vides. Quant aux dépenses somptuaires qu'elles engendrent, cela ne fait que renforcer les suspicions du monarque. Pire, l'offre même de Fouquet de lui faire cadeau de Vaux-le-vicomte ne fait que l'irriter davantage. Dans le carrosse qui le ramenait à Paris, Louis XIV aurait déclaré à Anne d'Autriche : « *Ah, madame, est-ce que nous ne ferons pas rendre gorge à tous ces gens-là !* »

Ce qui débouchera peu après sur **Le** procès du siècle, celui du Surintendant Nicolas Fouquet. Ce fut l'un des événements remarquables du XVII^e siècle

Avant tout **une affaire politique**, avec deux antagonistes en présence :

- **Colbert**, le ministre, qui agit dans la coulisse, au nom du roi,
- **Olivier d'Ormesson**, le magistrat, qui n'obéit qu'aux devoirs que sa conscience lui dicte.

Revenons à ce procès dont apparemment l'issue était déjà « décidée » en haut lieu : Fouquet était passible du bannissement et de la confiscation de ses biens, mais Colbert et Louis XIV en avaient décidé autrement : ils voulaient la tête du Surintendant, car ils voulaient en finir avec les remous de la Fronde, en finir avec la politique de Mazarin qui venait juste de s'éteindre.

Pour ce faire il leur fallait la condamnation suprême : outre le crime de péculat celui de lèse-majesté, entraînerait la mort de l'accusé.

Colbert n'hésitera pas à faire fabriquer des faux pour compromettre Fouquet.

Lui, dont le blason figure une couleuvre, sera fort contrarié de voir ces basses manœuvres dévoilées au grand jour. Elles choquèrent la France et rendirent mon ancêtre magistrat très suspicieux...

Olivier d'O fit partie des 26 membres de la Chambre de Justice instruisant le procès, sous la présidence du Chancelier Séguier. Rien que l'instruction du dossier prendra 2 ans...

En dépit des faux témoignages et de tout ce qui s'exerce contre lui : Bonnes paroles et intimidations voilées, pressions, menaces tournant au chantage, Olivier d'Ormesson tient bon.

Son intégrité se dressa contre le roi à qui il répondit : « ***Sire, la cour rend des arrêts et non des services*** »

Et, contre vents et marées, il s'enferme à Ormesson avant de rendre ses conclusions, se recueille et prie ardemment. Il sut dire **NON** ; mettre en application le fameux adage que l'on prête aux Magistrats : « **La plume est servie mais la parole est libre** » !

« Olivier d'Ormesson opina pour le bannissement perpétuel et la confiscation des biens, écartant l'accusation de lèse-majesté.

13 juges appuyèrent ses conclusions. 9 votèrent pour la mise à mort.

Dans la nuit-même qui précéda l'arrêt, d'ultimes manœuvres se produisirent. Pontchartrain fut l'objet de pressantes sollicitations royales. Son fils se mit à genoux devant lui pour le conjurer de ne pas déshonorer la famille....

Enfin :

Fouquet fut sauf. Colbert quinaud. Le Roi furieux. Olivier d'Ormesson célèbre et disgracié. »

Par ce procès retentissant, Olivier d'Ormesson posa **le premier acte d'indépendance de la justice**. De ce fait, son influence est décisive sur l'histoire des institutions.

En dépit du soutien populaire, Olivier d'O fut banni de la cour, perdit ses charges une à une. Mais il avait tenu bon. Il se réfugia à Ormesson.

Madame de Sévigné, grande défenderesse de Fouquet consacra bien des *Lettres* en faveur de son ami le courageux magistrat Olivier. Elle vint à Ormesson pour « le consoler de sa disgrâce » avec les plus beaux esprits de son temps : Racine, Boileau, La Fontaine, Turenne, Melle de Scudéry, Bossuet, Bourdaloue !

Et tout ce que notre ancêtre a consigné de ces prestigieuses visites nous laisse bien sur notre faim : dans son Journal, Olivier se contente de mentionner, à côté de quelques noms bien célèbres et dont l'intimité fait rêver... « **qu'il a remis deux carpes dans la pièce d'eau** » !

Et pour épilogue à cette histoire, le roi Soleil en personne, quelques années plus tard, dit à André d'Ormesson, fils d'Olivier : « **Monsieur, tâchez d'être aussi honnête homme que votre père** » !

Et pour épilogue à cette histoire, le roi Soleil en personne quelques années plus tard, dit à André d'O fils d'Olivier : « **Monsieur, tâchez d'être aussi honnête homme que votre père** » !

II) WLADIMIR

Je reviens en quelques mots, à présent, au **XXe siècle** où mon grand-père, **Wladimir d'Ormesson**, vécut des jours heureux à Ormesson jusqu'en 1973. Homme de lettres, Journaliste au Figaro (on disait alors Publiciste) il devint membre de l'Académie française au fauteuil de Paul Claudel en 1956, et fut plusieurs fois ambassadeur de France, tant auprès du Saint Siège qu'en Argentine.

Je ne reviendrai pas ici sur l'homme public mais seulement sur cette **aura d'Intégrité qui marqua, là encore, la lignée des Ormesson :**

Nommé en catastrophe Ambassadeur auprès du St Siège, en mai 1940, sous le gouvernement Reynaud, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, mon grand-père se retrouvera entre le marteau et l'enclume :

« Il se présente au Vatican le 9 juin. Le lendemain, Mussolini rejoint Hitler et déclare la guerre à la France. Ainsi commence son « **ambassade tragique** » avec le fascisme aux portes de Saint-Pierre. (...) C'est de cette alcôve qu'il observe le monde d'avant se déliter : *Pour nous, Français enfermés à l'intérieur de la Cité du Vatican, l'agonie de la France à laquelle nous assistions de loin avait quelque chose d'hallucinant.* »

Limogé de son poste au profit d'un ambassadeur autrement plus complaisant, Wladimir d'Ormesson rentre en France en octobre 1940, donc 5 mois après sa nomination. Il s'oppose farouchement au gouvernement de Vichy et reprend sa plume polémiste pour *le Figaro* et rentre dans la clandestinité après l'invasion de la zone libre par les Allemands ; la Gestapo et le Tribunal de la milice de Lyon l'ont condamné pour « intelligence avec l'ennemi ».

C'est durant cette période qu'il entreprend la rédaction de ce livre paru en 2023 chez Tallandier.

Je n'en dirai pas plus sur mon cher grand-père, voulant juste rappeler à quel point note lignée a toujours su combattre avec esprit d'intégrité.

III JEAN dit JEANNOT

Que vous apprendre de plus sur l'homme public, le brillant journaliste, l'écrivain, que tous connaissent...

Jean, chez les Ormesson, c'était Jeannot. Il était le dernier fils du frère aîné de mon grand-père Wladimir, donc notre cousin germain, branche aînée des Ormesson..

Certains ici l'ont bien connu et savent aussi à quel point les relations se sont sérieusement gâtées quand Jeannot pris de folie, partit avec la jeune femme de son cousin et meilleur ami, Antoine, le jeune frère de ma mère. Je ne dévoile rien de tabou... Jean l'a relaté dans ses derniers livres, taraudé par le souvenir de ce drame familial : Son père en fut tellement offusqué, dans ces années cinquante où rien de tel ne pouvait se faire, qu'il en mourut de chagrin.

Si ma propre mère mentionne cela dans ses *Souvenirs autour de la Table en pierre*, je m'en tiendrai, ce soir, à un chapitre beaucoup plus drôle et léger qu'elle raconte avec vivacité : celui de l'arrivée de la famille Ormesson en 1942, fuyant l'invasion allemande et se réfugiant dans une propriété familiale dans l'Hérault, chez sa grand-tante, la Tante Marie.

« Lézignan était un endroit merveilleux où nous passions nos vacances d'été. Notre grande distraction matinale consistait à regarder par nos fenêtres tante Marie se baigner nue comme un ver dans le petit bassin rond au milieu du jardin planté de pins parasols devenus centenaires. Les paysans du coin, qui se rinçaient l'œil tout autant que nous, la surnommaient « la tante aquatique! »

Veuve, vivant seule, hors du temps, avec son vieux chien Riquet, la tante était confite en dévotions au milieu des ex-votos de sa chapelle. Elle ne voyait âme qui vive dans ce petit village, hormis le curé, lors de sa messe quotidienne. Ainsi, l'arrivée impromptu de toute la famille, débarquant de toute part, fut-elle fraîchement accueillie...

La vieille demeure endormie, poussiéreuse et quasiment abandonnée aux foucades d'une octogénaire maniaque, égoïste et avare, allait retentir des pas, des voix et des rires d'une quinzaine de réfugiés de plusieurs générations, qu'accompagnaient un chauffeur et une femme de chambre très stylés. (.....)

Dès le lendemain, la paire : mon frère Antoine et son cousin Jeannot, son âme sœur – concoctaient les farces à faire à tante Marie.

Tout le monde connaît la drôlerie et l'esprit de Jean... Sachez qu'à 16 ans, il était déjà désopilant.

Et notre séjour à Lézignan, qui dura près de trois mois, fut digne d'une saison en enfer pour elle car les cinq cousins n'étaient pas à court d'idées pour se distraire et nous amuser.

L'attraction principale et quotidienne avait lieu à 7 heures du soir et durait au moins vingt-cinq minutes.

À tour de rôle, les garçons se métamorphosaient en speakers de *Radio Paris* et de *Radio Montpellier*. Ils se cachaient sous le juponnage de l'immense table ronde de la grande salle voûtée, sur laquelle la carcasse d'un vieux poste à galène hors d'usage faisait illusion. Les quatre fripons s'en donnaient à cœur joie, récitant à tour de rôle les textes concoctés un peu avant. Tante Marie, au milieu de tous les adultes, écoutait sans broncher, Riquet sur ses genoux.

Leurs émissions étaient à pleurer de rire. Tour à tour ils imitaient les traîtres de Vichy, déversant sur les ondes des propos pronazis, le maréchal Pétain exhortant les Français d'une voix chevrotante. Ou bien Henri (le frère aîné de Jean) qui parlait couramment l'allemand, vociférait à la manière d'Hitler.

Chaque émission se terminait par :

« des nouvelles très alarmantes concernant un flot de réfugiés qui se dirigeaient vers l'Hérault, puis se rapprochaient de Montpellier... de Pézenas, pour occuper bourgs, villages et toutes habitations susceptibles de constituer un toit... »

Et tante Marie d'épiloguer :

— Le château est plein, ici nous ne craignons rien.

— Oh que non, ma bonne tante, s'écriait l'un des garçons surgissant soudain auprès d'elle, les combles sont encore à moitié vides. Il y a encore beaucoup de place, vous n'y couperez pas !

Au lieu de la rassurer, tous nous renchérissons.

La pauvre femme gobait tout, et nous, les adultes, nous nous tenions les côtes. Jeannot était inénarrable, André et Antoine, mes frères, savaient être fort drôles eux aussi et lorsqu'Henri imitait Hitler, c'était le bouquet.

Malgré l'horreur du moment, le martyre de la France et les inquiétudes qui nous taraudaient, nous avons connu, grâce à ces sacripants, le bien-être des fous rires auxquels notre malheureuse châtelaine ne comprenait rien.

La distraction était interrompue par l'arrivée cérémonieuse de Maurice, le valet chauffeur de Madame de Vogüé, qui s'inclinait devant tante Marie à 19h30 tapantes en répétant invariablement : « Madame est servie ».

On n'en pouvait plus de rire, jusqu'à la fin du dîner où tante Marie excédée, n'écoutait plus, allait promener son chien avant de regagner sa chapelle ou sa chambre.